

Ciné-Bulles

L'amour des siens / *Les Êtres chers* d'Anne Émond

Zoé Protat

Volume 33, numéro 4, automne 2015

URI : id.erudit.org/iderudit/79314ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Protat, Z. (2015). L'amour des siens / *Les Êtres chers* d'Anne Émond. *Ciné-Bulles*, 33(4), 28–29.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



L'amour des siens

ZOÉ PROTAT

On peut dire que le cinéma d'Anne Émond a fait du chemin. En 2011, elle offrait un premier long métrage, le puissant **Nuit #1**, qui avait impressionné par sa maîtrise, son intensité et son économie de moyens: un homme, une femme, un appartement, une nuit, mais par contre beaucoup, beaucoup de dialogues! La jeune réalisatrice passe maintenant du quasi-huis clos et de la règle des trois unités à la bouillonnante saga familiale répartie sur 25 ans. L'action de son deuxième long métrage, **Les Êtres chers**, se déploie sur plusieurs générations et ne résiste pas au plaisir de voir vieillir ses personnages. Les silences y sont aussi, parfois, très prégnants... Ces silences, ce sont ceux des secrets de famille, car chaque lignée possède ses drames qui définissent, façonnent, élèvent ou détruisent les individus. **Les Êtres chers** invite à partager le quoti-

dien et l'intimité des Côté-Leblanc, simplement, généreusement, avec tact et sensibilité, composant ainsi un grand film populaire.

Quelque part à la fin des années 1970, monsieur Leblanc, père de cinq enfants, se pend dans son garage. Son plus jeune fils et une de ses sœurs le découvrent et, avec la complicité du médecin, maquillent le suicide en crise cardiaque. Ni la mère ni le fils aîné ne doivent savoir. Ce fils aîné, c'est David, une figure solaire qui semble particulièrement douée pour le bonheur. Les outils que lui a légués son défunt père lui inspirent le métier le plus romantique qui soit: créateur de marionnettes en bois. Il tombe amoureux de la tranquille Marie au premier regard. Tandis qu'il s'épanouit, entouré d'elle et de leurs enfants Laurence et Frédéric, son petit frère André mène une

vie plus dissolue. La famille grandit dans les paysages altiers du Bas-du-Fleuve. Cependant, la révélation du suicide paternel, un soir de Noël, constituera le point de rupture dans toute cette fragile harmonie.

Les dissimulations, les non-dits pour protéger les autres du malheur: un motif classique, mais on ne peut plus vrai. Ici, c'est David «le sensible» que l'on a voulu écarter de la peine qui s'est pourtant infiltrée sans crier gare dans sa tête et son cœur. Pourquoi, et comment cette peine s'est-elle engouffrée chez les Côté-Leblanc au premier abord, et comment et pourquoi est-elle demeurée malgré les précautions, les bonheurs et le temps qui passe? Anne Émond pose délicatement ces questions et n'offre pas toujours de réponses et, en cela, son film ressemble fort à la vie.




Les Êtres chers est divisé en trois parties, aérées par des fondus au noir en forme de respirations. Si la première est consacrée aux jeunes années de David (la mort du père, la rencontre avec Marie, la naissance des enfants), la deuxième met en scène une Laurence devenue adolescente, les cheveux rouge délavé comme le préconisaient les canons stylistiques de l'époque grunge, qui s'adonne en cachette à l'écriture et vit un premier amour avec le petit voisin Antoine. Le samedi matin, tout le clan se réunit pour faire le montage des marionnettes. Ces scènes collectives, pleines d'humour et de tendresse, sont particulièrement réussies. La chanson de Gilles Vigneault *J'ai planté un chêne* y agit en tant que *running gag* familial, d'abord absurdement drôle, puis très touchant. Dans la troisième partie, Laurence, maintenant à l'université, navigue entre création littéraire, cours de philo et amours tranquilles; sa voie semble toute tracée, paisible, sereine, à l'image de celle de son père. Mais rien ne peut jamais être aussi limpide...

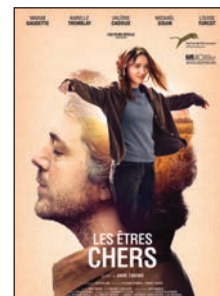
Si dans **Nuit #1** Anne Émond se situait dans le discours, à la fois amoureux, désabusé, intellectuel ou engagé de ses deux protagonistes-symboles de la génération Y, elle choisit ici de se tourner pleinement vers l'émotion. Une émotion simple et vraie qui surgit spontanément,

presque sans raccourcis narratifs — mis à part un voyage initiatique en Espagne, très (trop) jovial, un peu artificiel par rapport à l'ensemble. Les drames éclatent aussi sans crier gare. Après des années de cohabitation tranquille, la confrontation entre les deux frères arrivera enfin. André le *loser* osera cracher à la figure de David: « C'est toi qui gagnes tout le temps tout. » Et pour incarner la mesure du temps, le film use d'ellipses incroyablement naturelles, mais non moins saisissantes, à l'image des marques des années qui se déposent tout en douceur sur les visages des personnages — un travail extrêmement difficile, et si souvent trop appuyé, que sa subtilité mérite ici d'être soulignée.

Évidemment, impossible de passer sous silence les magnifiques partitions qu'Anne Émond a écrites pour ses acteurs. Après avoir été révélée l'hiver dernier dans **Corbo**, Karelle Tremblay fait preuve d'une surprenante force terrienne en interprétant Laurence adulte. Quant à Maxim Gaudette, d'une délicatesse déchirante dans le rôle de David, il habite littéralement l'écran. Cette figure de mari fidèle, de père sensible, à la fois inconditionnel de ses grands enfants tout en étant nostalgique de la période où ils étaient tous petits, est non seulement admirable, mais aussi bien plus complexe qu'elle n'y paraît. Car malgré tout ce bonheur, la

faillie chez David reste toujours présente, et enflera l'âge venant.

Dans **Les Êtres chers**, les sentiments sonnent vrai. Serait-ce ce romantisme des gens normaux, évoqué avec éclat par la chanson *Common People* de Pulp, qui vient ici illuminer une scène onirique? La conclusion du film est exaltée, à l'image de ce père qui, après avoir accompagné étroitement le chemin de sa fille, la laisse maintenant aller seule dans l'existence. Anne Émond propose une œuvre à la gloire des valeurs simples et humaines, qui ne seront jamais démodées quoiqu'on en dise: prendre soin de ses êtres chers, et rester en vie pour voir vieillir ceux que l'on aime. (Sortie prévue: 20 novembre 2015) 



Québec / 2015 / 102 min

RÉAL. ET SCÉN. Anne Émond **IMAGE** Mathieu Laverdière **SON** Simon Gervais et Luc Boudrias **MUS.** Martin Léon **MONT.** Mathieu Bouchard-Malo **PROD.** Sylvain Corbeil et Nancy Grant **INT.** Maxim Gaudette, Karelle Tremblay, Valérie Cadieux, Michaël Gouin **DIST.** Les Films Séville